

Le château de Fontvieille



Classé monument historique

Un monument de l'architecture méridionale au XIXe siècle

Construit en 1845 par un architecte non encore identifié pour le riche négociant marseillais Louis-Xavier PINATEL, à Allauch, le château de Fontvieille constitue l'un des plus importants témoins de l'architecture marseillaise au milieu du XIXe siècle et les disparitions récentes de tant de demeures bourgeoises de la campagne marseillaise, conséquences de l'expansion urbaine, font de ce monument peu connu l'exemple désormais à peu près unique de la culture et des ambitions architecturales de la bourgeoisie phocéenne au moment de sa grande ascension, dans le domaine des maisons de campagne.

Se substituant à une bastide traditionnelle à quatre tours d'angle, probablement du XVIIe siècle, ancienne propriété de la famille De GRAS (parlementaire aixois), Fontvieille (nom mieux sonnante qui va remplacer le vieux toponyme de La Vieille) conservera les composantes principales de l'ancienne construction : au centre, la maison de maître, les remises à l'ouest, le logis du fermier à l'est, la cour d'honneur au sud, avec les deux portails latéraux et le bassin d'agrément. Mais, le constructeur, s'il reprend le programme traditionnel, adopte un parti architectural tout neuf et autrement ambitieux, celui d'un véritable château, comme on n'en avait guère vu autour de Marseille, mis à part la somptueuse villa des BORELY, d'où découle évidemment la demeure des PINATEL.

Loin donc de pasticher, comme on le fera si souvent, la bastide traditionnelle, l'architecte de 1845 proscrit les airs rustiques, le volume simple, l'enduit et la génoise et campe sur la pente rapide de la colline, en belle pierre de taille, une importante façade ordonnancée qui évoque immédiatement, sans qu'on puisse parler de copie, une villa italienne comme les aimaient les disciples de Percier et de Fontaine. Le grand volume cubique, au toit dissimulé derrière une balustrade classique, est rompu par la projection énergique d'un avant-corps central à deux loggias superposées et fronton terminal. Deux rampes symétriques conduisent au premier niveau d'habitation. L'élévation distingue un soubassement à refonds, deux étages principaux réunis par un ordre de pilastres colossaux et, au-dessus de la corniche, au volume approprié, un attique rythmé par un petit ordre. Le traitement est élégant, emprunté au corinthien, mais sans fioritures inutiles : murs unis, modénature sobre.

Le traitement de l'espace extérieur vient développer le parti pris monumental. Les écuries s'accrochent directement au château, puis, venant en retour au nord, les bâtiments de service (chenil) délimitent une cour intérieure où l'intention architecturale est évidente (voir en particulier le traitement classique du poulailler). Au sud, c'est la cour d'honneur, avec latéralement les deux portails monumentaux et, devant la façade du château, l'ouverture, aujourd'hui un peu refermée par l'envahissement de la végétation, sur un grand jardin de buis, orné d'un bassin régulier et de petites grottes.

Nous voici bien loin des habituelles bastides et bastidons de la campagne marseillaise, devant le rare témoignage de la culture néo-classique et méditerranéenne à Marseille au XIXe siècle. Cette culture, fréquente dans les monuments religieux (Saint-Joseph, Saint-Barnabé) ou publics (la Bourse) de Marseille, n'apparaît guère dans l'architecture domestique, qu'il s'agisse de l'hôtel particulier, de l'immeuble de rapport ou de la maison de campagne ; sous Louis-Philippe et Napoléon II, la demeure marseillaise ne s'élève guère au-dessus de l'honnête pratique d'entrepreneurs sans envergure. Fontvieille semble plutôt sorti du crayon d'un grand architecte public ou religieux marseillais. On pense d'abord à Pascal Coste, mais si l'on retrouve dans le château le goût des grandes compositions de constructeur dont nous venons de citer les œuvres les plus célèbres, le purisme du langage et l'économie du décor à Allauch sont bien différents des effets prolixes et éclectiques de Coste et de ses émules, tel Collin. Ce classicisme évoquerait plutôt l'art de la vallée du Rhône, celui d'un Feuchères en particulier, dans ses œuvres avignonnaises ou nîmoises. Mais sans doute ne faut-il pas chercher si loin. A Marseille sous Louis-Philippe reste vivante la tradition néo-classique de Penchaud, qui fut élève de Percier. Lui-même vient de mourir en 1838 mais son fils continue et remporte au début des années 40 le premier concours pour la Bourse. Peut-être conviendrait-il de chercher de ce côté, encore confus, l'auteur de Fontvieille.

Mais ce château n'est pas moins intéressant par son décor intérieur, lequel a été conservé pratiquement dans l'authenticité de sa création. On a là des cheminées de marbre, des trumeaux de bois blanc et or, des rosaces dans la tradition du style Louis XVI et Charles X. Mais on a surtout un extraordinaire ensemble de papiers peints de goût romantique, qui semble dater des débuts

Napoléon III (à l'exception du damas de grand salon rouge très Louis-Philippe) : aimables arrangements de fleurs et de ramures (salle à manger, chambres), pittoresque composition néo-classique, toute en pinacles et en statuettes (billard). Ajoutons les camaïeux peints du vestibule des chasses (à nouveau néo-classique), la superbe toile baroque au plafond de la chapelle (un Michel Serre, venant de Saint-Giniez) et l'on aura une idée de l'ensemble, exceptionnel pour la connaissance du goût à Marseille au milieu de XIXe siècle, que constitue Fontvieille, ce château à préserver en priorité dans tous ceux qui subsistent autour de la métropole méditerranéenne du temps de son apogée.

Aix, le 8 novembre 1976.

Jean-Jacques GLOTON

Professeur d'histoire de l'Art de l'Université de Provence